



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 44

SAMEDI, 13 Février 1868.

EXTÉRIEUR.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Charlestown, le 24 décembre.

Le Franklin, capitaine Tornstrom, est arrivé aujourd'hui de Buenos-Ayres. Suivant son rapport, il en avait fait voile le 14 octobre, et y avait laissé quelques bâtimens, parmi lesquels deux danois et cinq portugais.

Une semaine environ avant le départ du Franklin, le gouvernement avait signifié à tous les neutres d'être sortis de la rivière, chargés ou non, pour le 40^e jour de la date de cet ordre; aucun neutre ne devait être admis, pendant l'espace de deux ans, dans aucun des ports de la rivière, sous quelque prétexte que ce fût.

Le 17 octobre, à la hauteur de Maldonado, le Franklin fut visité par la frégate anglaise, la Néréide, capitaine Corbett, qui lui enleva son contre-maître comme sujet anglais. Le capitaine Corbett lui dit qu'il s'attendait à une déclaration de guerre à l'Amérique de la part de l'Angleterre, et qu'il serait sans doute pris avant d'avoir pu rentrer. Le Franklin dans sa route, a encore été rencontré par un corsaire français de la Guadeloupe, et deux autres bâtimens de Cayenne, dont l'un, le brick Victor-Hugues, lui apprit qu'ils avaient enlevé un brick anglais, venant d'Afrique avec des négres, et l'avaient envoyé à Charlestown.

(Courrier de l'Europe.)

TURQUIE.

Constantinople, le 6 janvier.

Les différends qui subsistaient entre les beys d'Égypte et la Sublime-Porte sont entièrement terminés, et il paraît que l'on peut compter désormais sur la fidélité et la docilité de ces gouverneurs. D'après cette pacification, on ne croit pas que les Anglais tentent de nouveau une entreprise en Égypte.

Il se fait dans nos ports de grandes commandes de cotons du Levant, pour différentes contrées de l'Europe.

Il regne, comme à l'ordinaire, une certaine fermentation parmi les janissaires; mais ils sont maintenus dans l'ordre et la subordination, par la fermeté et la sévérité du grand-seigneur.

(Gazette de France.)

DANEMARCK.

Copenhague, le 30 janvier.

On prépare avec une grande pompe, au théâtre royal, la première représentation d'une pièce héroïque, en 5 actes, intitulée : La Rétraite de Quito, ou le Désespoir de Pizarro. On l'annonce comme la continuation du fameux drame de Kotzebue, la Mort de Rolla. Ce qui rend cette représentation remarquable, c'est que l'auteur, le chambellan baron de Wëdel-Yarlsberg, consacre à la construction de la flotte, la part qui lui revient; elle est de la valeur entière d'une représentation.

Tous les vaisseaux du port et de la rade s'étaient pavés hier pour célébrer l'anniversaire de la naissance du roi, qui est entré dans sa 50^{me} année.

Le prince royal doit être de retour de Kiel dans la semaine prochaine.

C'était sur de faux rapports que l'on avait annoncé l'arrivée d'une escadre anglaise dans le port de Gothenbourg; il ne s'est pas montré un seul vaisseau de cette nation dans nos parages depuis environ six semaines.

L'on estime à près de 140 le nombre des corsaires danois. (Journal du Commerce.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 31 janvier.

Le nouveau ministre de Hollande a été présenté, mercredi dernier, à l'Impératrice. Le chargé d'affaires de la Porte-Ottomane a été aussi admis à l'honneur de la souveraine, et a eu l'honneur de

S. A. I. l'archiduc Charles, nommé évêque de Waitzen, il y a deux ans, vient d'obtenir l'éminente dignité de primat du royaume de Hongrie. Cette place rendait au prince Bathani plus de 300 mille florins.

L'on mande des frontières de la Moldavie, qu'il y est arrivé des ordres de Pétersbourg, relatifs au bien-être des troupes russes qui se trouvent en grand nombre dans les deux principautés et dans la Bessarabie. L'impossibilité d'avoir des hôpitaux en bon état, et le manque absolu de casernes rendaient le séjour de ces pays très-incommode pour ces troupes. D'après les représentations des commandans, S. M. I. a ordonné qu'il fût pris de promptes mesures pour faire cesser cette gêne; il sera formé des hôpitaux et les troupes seront casernées dans des bâtimens qu'on louera pour un certain tems.

Les nouvelles de Constantinople, arrivées à Jassy et à Bucharest, ne sont d'aucun intérêt. L'on débitait que les Anglais avaient bombardé Smyrne; mais ce bruit n'était fondé que sur des lettres particulières peu dignes de foi.

L'espece de commissaire qui administrait les affaires intérieures de la Valachie, au nom du hospodar qui s'est retiré en Ukraine, doit être remplacé incessamment par d'autres commissaires. (Journal de Francfort.)

ÉTAT ROMAIN.

Rome, le 25 janvier.

Sa Sainteté a nommé M. Louis Mauri, secrétaire des eaux et marais Pontins.

S. Ex. M. d'Aubusson, ambassadeur de S. M. l'Empereur des Français à la cour de Naples, est arrivé ici, et a été admis, lundi dernier, à l'audience de S. S., avec S. Ex. M. Alquier, ministre de France près la cour de Rome. (Journal de Paris.)

SUISSE.

Bâle, le 5 février.

Il a été accordé une église aux catholiques de Zurich. Cet événement, si conforme à l'esprit de tolérance qui caractérise notre siècle, a paru produire une agréable sensation. L'installation de M. Maurice Mayer, nouveau curé catholique, et ancien religieux de Rheinau, s'est faite avec beaucoup de solennité.

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 6 février.

Nous avons éprouvé la nuit dernière un ouragan très-violent, qui paraît devoir s'être fait sentir dans une grande partie du royaume. (Publiciste.)

ANGLETERRE.

Londres, le 30 janvier.

Le manuscrit de l'Histoire du règne des Stuarts, par M. Fox, formant un volume in-4^o, a été vendu par ses exécuteurs testamentaires, pour la somme de 4500 liv. st. Il ne tardera pas à être livré à l'impression.

La cour martiale, composée de 21 membres, et chargée d'instruire le procès du général Whitelocke, s'est assemblée jeudi dernier sous la présidence du général Meadows. Le général Whitelocke s'est présenté en uniforme, et suivi de plusieurs officiers. Il a été salué à son entrée par plusieurs des membres de la cour.

Le juge-avocat, après avoir reçu le serment des juges, a donné lecture du premier chef d'accusation ainsi conçu :

« Le lieutenant-général Whitelocke ayant reçu du premier secrétaire d'état de S. M. des instructions pour opérer la réduction totale de la province de Buenos-Ayres, a pris de fausses mesures pour y parvenir, en répondant au commandant espagnol, qui montrait quelques dispositions à battre en retraite, et qui désirait entrer

en pourparlers à cet effet, qu'il prétendait constituer prisonniers de guerre tous les employés civils au service de l'Espagne; ledit lieutenant-général, en élevant une prétention aussi offensante et contraire à tous les usages reçus, tendante à exaspérer les habitans de Buenos-Ayres, à les exciter à opposer de la résistance aux armées britanniques, et à éloigner toute voie de conciliation; à tenir une conduite contraire à son devoir d'officier, à la discipline et aux lois militaires. »

Deuxième chef d'accusation. — « Le susdit lieutenant-général est accusé d'incapacité dans toutes les dispositions qu'il a faites pour la prise de Buenos-Ayres. »

Troisième chef d'accusation. — « Sir Whitelocke est accusé de n'avoir donné personnellement ni par aucun des moyens qui étaient en son pouvoir, aucun secours aux différentes divisions de son armée, engagées avec l'ennemi dans les rues de Buenos-Ayres, et qui après avoir déployé la plus grande valeur, furent obligées de battre en retraite, ou de se rendre prisonnières de guerre, ne recevant du général en chef ni ordre ni assistance aucune. »

Quatrième chef d'accusation. — « Il est enfin accusé d'avoir signé un traité par lequel il s'engage non-seulement d'évacuer Buenos-Ayres, mais même de livrer l'importante forteresse de Monte-Video, et cela au moment même où nos troupes étaient en possession de l'arsenal et des ports principaux de Buenos-Ayres, où elles se maintenaient encore. »

On mande des Etats-Unis que les quatre candidats sur les rangs, pour succéder à M. Jefferson dans la présidence, sont : MM. Kink, Monroe, Maddisson et Clinton. (Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 12 février.

S. Exc. le grand-chancelier de la Légion d'honneur, d'après les ordres de Sa Majesté Impériale et Royale, datés de Paris, le 9 février 1868, a adressé à MM. les officiers-généraux et officiers dont les noms suivent, l'autorisation nécessaire pour accepter et porter la décoration des Ordres étrangers indiqués ci-dessous.

Ordre de Saint-Henri de Saxe.

Commandeur. — M. le général de division Oudinot, décoré du grand-aigle de la Légion d'honneur, commandant les grenadiers de la réserve.

Chevalier. — M. Redmond Sheel, capitaine aide-de-camp de M. le ministre de la guerre. Bado.

Commandeur de l'Ordre militaire. — M. le général de division la Riboussière, grand-officier de la Légion d'honneur, commandant l'artillerie de la Garde impériale. Bavière.

Ordre de Saint-Maximilien. — M. le général de division Beckers, l'un des commandans de la Légion d'honneur.

MINISTÈRE DU GRAND JUGE.

Par jugement du 4 décembre 1867, sur la demande de Pierre Foissac, cultivateur à Anglure, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Antoine Foissac, disparu il y a plus de 10 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 24 septembre 1867, sur la demande de Henri Lumelius, cultivateur à Kalls, toudt, en déclaration d'absence de Léonard Lumelius, son frere consanguin, disparu depuis trente-six ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles,

Le tribunal de première instance à Spire, département de Mont-Tonnerre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Léonard Lumelius.

Par jugement du 27 novembre 1807, sur la demande de Marguerite Rolland, fille majeure, demeurant à Guingamp, en déclaration d'absence d'Yves Limon,

Le tribunal de première instance à Guingamp, département des Côtes-du-Nord, attendu le résultat de l'enquête qui a eu lieu en vertu d'un autre jugement du 17 octobre 1806, a déclaré l'absence d'Yves Limon, et envoyé la demanderesse en possession provisoire des biens qui lui appartenaient au jour de son départ, à la charge par elle de fournir caution pour sûreté de son administration.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande d'Agnès Dartoa, veuve de Winock Vancosten, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dunkerque, département du Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Philippe Vancosten.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande de Jean-Louis Folquin Cousin, de Jeanne Cousin, sa femme, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dunkerque, département du Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre et Marie-Françoise Cousin.

Par jugement du 5 décembre 1807, sur la demande de René Freulet, rentière à Châteaubriant,

Le tribunal de première instance à Châteaubriant, département de la Loire-Inférieure, a déclaré l'absence de François-René Freulet.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu,

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande des mariés Pierre Hangard et Catherine Buzot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré l'absence de Jean-Jacques Buzot.

VOYAGES.

Voyages dans l'intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale, et dans les îles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806; contenant de nouvelles observations sur l'histoire naturelle, la géographie, les mœurs, l'agriculture, le commerce, l'industrie et les maladies de ces contrées, particulièrement sur la fièvre jaune, et les moyens de les prévenir; en outre, contenant ce qui s'est passé de plus intéressant, relativement à l'établissement des Anglo-Américains à la Louisiane; suivis de la Flore Louisianaise, avec une carte nouvelle, gravée en taille-douce; par C. C. Robin, auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature et les sciences. Trois volumes in-8° de 1420 pages (1).

PREMIER EXTRAIT.

Cet ouvrage est précédé d'une introduction où l'auteur s'engage dans une discussion qui n'intéressera guère que les métaphysiciens et qu'eux seuls pourront bien comprendre. Elle a pour objet les *causes finales*, sujet assez abstrait sur lequel un poète célèbre (Lucrèce) nous a laissé quelques beaux vers; que de plus grands génies ont traité à fond dans le siècle dernier, et qui, par conséquent doit nous paraître suffisamment éclairci aujourd'hui. Dans ce morceau, qui n'a heureusement que quelques pages, M. Robin fait, pour ainsi dire, sa profession de foi. Il s'y déclare le partisan zélé du système des causes finales; il combat Buffon et Réaumur qui l'ont rejeté; et par une suite d'arguments dont ce n'est pas ici le lieu d'examiner la validité, il arrive à établir des principes qui peuvent se réduire à ceci: que tout a un dessein dans la Nature, y est la suite des lois éternelles qui la régissent et l'effet prochain ou éloigné d'une

cause finale générale; que l'Univers forme un tout parfait, dans l'ensemble duquel rien n'est inutile ou sans fin, etc. M. Robin a-t-il raison et Buffon aurait-il eu tort? C'est une question qui, je l'avoue, n'est pas de ma compétence et sur laquelle, par conséquent, je dois m'abstenir de prononcer. Si cependant l'on me pressait bien fort de dire là-dessus ce que je pense, je déclare avec la même franchise, que je me sentirais fort disposé à m'en rapporter à l'opinion de Buffon, et j'ai l'amour-propre de croire que beaucoup de personnes suivraient mon exemple. C'est une bien grande autorité que ce nom-là, sur-tout lorsqu'on peut y joindre celui de Réaumur; et, quoique puisse dire M. Robin, je ne sais trop s'il doit espérer d'en affaiblir le poids.

Au reste l'auteur, à qui l'on ne saurait refuser des connaissances très-étendues en histoire naturelle, paraît avoir beaucoup médité sur les *causes finales*, et s'être particulièrement appliqué, dans le cours de ses études, à rechercher les moyens d'approfondir de plus en plus ce système, et de l'appuyer de nouvelles preuves. C'est même par suite des réflexions que lui firent naître ces recherches, qu'il a senti la nécessité d'aller observer la Nature dans des lieux où elle n'eût point encore été, comme en Europe, changée ou modifiée par la main des hommes, il prit la résolution courageuse de passer en Amérique. Tel est du moins le motif apparent qu'il donne à son voyage dans le passage suivant qui termine son introduction et que, sous ce rapport seulement, je crois devoir faire connaître au public.

« Là (en Europe), dit-il, je ne pouvais toujours m'assurer si ce que je voyais appartenait à la Nature seule, ou à la Nature influencée par l'homme; ainsi mes observations devenaient plus embarrassantes, et leurs résultats moins assurés. Je sentis que les lieux où l'homme civilisé n'avait point encore étendu son empire, étaient les seuls où je pouvais reconnaître ses traits primitifs et caractéristiques; que des îles mêmes, quelques grandes qu'elles fussent, devant leur existence à des révolutions terrestres qui les ont fait sortir des eaux ou déchirées des Continents, ne pouvaient encore me présenter les plans de la Nature que tronqués et déformés. Le seul Continent du Nouveau Monde pourrait m'offrir ces caractères purs, nombreux et concordants. Et dans quelle partie du Continent devaient-ils se trouver mieux conservés dans un plus parfait ensemble, que dans la Louisiane qui lie les régions de la zone tempérée avec celles de la zone torride, qui gradue les nuances de l'une à l'autre, qui surtout est traversée du nord au midi par un des plus grands fleuves du Monde, dont les ramifications s'étendent, et à l'est et à l'ouest si loin, dont les débordemens périodiques couvrent de si vastes étendues de terre, leur charrient sans cesse de nouveaux déblais, qui les élèvent et les ressement de tant d'espèces de plantes.

« Là, en même tems, l'homme présenté de proche en proche les plus grands contrastes. Le sauvage, errant oisivement dans ces immenses régions, sans autres lois que ses habitudes; l'esclave condamné à de continus travaux; l'homme civilisé repoussant loin de lui le premier, enchaînant l'autre à ses côtés, profitant de la faiblesse de l'un et des sueurs de l'autre: lui-même présentant dans sa civilisation des variétés presque aussi tranchées; le créole différencié de l'Européen, le citadin encore plus du solitaire habitant des campagnes; le Français minigant son caractère ardent sous le flegme apathique de l'Espagnol; l'Anglo-Américain, encore fidèle aux mœurs de sa Métropole, après en avoir brisé le joug, tout entier à ses intérêts et à son ambition, marchant à découvert à l'exclusive puissance du Nouveau-Monde, sans vouloir d'associés, et plus jaloux peut-être encore de soumettre à ses mœurs qu'à ses lois.

« Tant d'objets qui, dans le pays neuf de la vaste et féconde Louisiane, promettaient à mes observations d'utiles découvertes, m'entraînèrent irrésistiblement vers ces régions, non par une aveugle présomption de mes talents, mais par la seule persuasion où j'étais d'avoir trouvé une route nouvelle où se rencontrent avec profusion des vérités inconnues. Ni les conseils touchans de l'amitié, ni ceux de l'intérêt, ni les douceurs du repos et de l'indépendance ne purent m'arrêter; et je partis plus impatient d'arriver que ne l'avaient été ces hardis aventuriers qui, les premiers, abordèrent ces contrées dans l'espoir d'y trouver ce *Dorado*, ces montagnes d'or; aussi ce que je cherchais était pour moi bien plus précieux.

« C'est maintenant à mes lecteurs à juger si je me suis follement flatté, si ce que je crois être des découvertes en est en effet; si elles seront utiles aux sciences, et à l'économie politique, et si ce qu'avec une égale diligence, j'ai recueilli particulièrement sur le commerce, la géographie et la politique, peut aussi intéresser les hommes en général, et ma patrie principalement. »

On voit que l'auteur promet beaucoup, et que son ouvrage doit être très-varié. Il l'est en effet, et même le sera trop pour cette classe de lecteurs dont l'esprit frivole ne s'accommode point d'un livre sérieux ou raisonnable, et qui veulent qu'un Voyage ne soit autre chose qu'un récit continu d'aventures romanesques. Je leur annonce d'avance qu'ils ne trouveront point dans celui-ci des descriptions de tempêtes, de naufrages, de terres ou de peuples inconnus, de combats contre des sauvages ou des bêtes féroces; enfin tous ces autres faits extraordinaires ou merveilleux dont quelques voyageurs ont si adroitement su tirer parti.

Des objets plus intéressans, plus utiles aux sciences et au commerce, et plus importants pour l'Etat, occupent l'auteur. Ce sont l'histoire physique et naturelle des différens pays qu'il a visités; des observations sur leurs mœurs; des vues sur le commerce, les arts et les manufactures, sur l'amélioration des terres, l'assainissement des marais, l'aménagement des bois; enfin des réflexions relatives à l'économie politique, au gouvernement, à la législation, à l'administration intérieure, et à la délimitation de ces contrées, et notamment de la partie ci-devant française de la Louisiane, depuis sa cession aux Etats-Unis.

Le premier mérite d'un voyageur consiste dans l'exactitude et la fidélité; mais il y en a un non moins grand à bien lier entr'elles toutes les parties de son récit, à présenter les faits avec ordre, à placer ses réflexions là seulement où le sujet l'exige, et sur-tout à n'employer qu'un style clair, naturel et précis. Sous ce rapport, M. Robin, n'est pas à l'abri de toute censure. Il ne regne pas un ordre parfait dans son livre; on n'y trouve point cette distribution méthodique, si nécessaire dans un ouvrage où l'on a à traiter d'une multiplicité d'objets différens.

Ses descriptions sont en général surchargées de réflexions étrangères au sujet principal; il passe assez brusquement quelquefois d'une matière à une autre: souvent aussi il mêle à ses descriptions géographiques des détails qui appartiennent, soit à l'histoire naturelle, soit à la médecine, soit au commerce, soit à la politique et vice versa. Cet arrangement défectueux entraîne l'auteur dans quelques répétitions, rend la lecture de son livre un peu pénible, et fait voir qu'il l'a écrit en grande partie, d'abondance et très-à la hâte, sans s'être tracé ou sans avoir voulu suivre un plan régulier. Cela s'appercçoit sur-tout à l'inégalité de son style qui est, tantôt soigné et élégant, tantôt incorrect et affecté. Tout cela, il faut le dire, nuit un peu à l'intérêt de l'ouvrage, en ce qu'il fatigue le lecteur, et l'oblige à une attention plus suivie; mais encore vaut-il mieux, puisqu'aucun ouvrage ne saurait être parfait, ne trouver que des défauts de cette espèce dans celui de M. Robin, que d'avoir à lui reprocher des faits controuvés, des erreurs, des contradictions ou des observations fausses. C'est au reste le seul côté faible que M. Robin offre à la critique; car, à l'exception de quelques chapitres assez insignifiants, son ouvrage présente par-tout de l'intérêt, et abonde en renseignemens qui pourriont être très-utiles au progrès des sciences géographiques, naturelles et morales.

Un objet que les voyageurs négligent pour l'ordinaire, et sur lequel pourtant il serait très-avantageux aux Européens d'avoir des renseignemens précis, c'est l'influence du changement de climat sur les individus, et généralement tout ce qui peut concerner les relations des colonies avec les métropoles sous le rapport de l'économie sociale. A cet égard, M. Robin ne laisse rien à désirer; on voit par le grand nombre de détails auxquels il se livre sur cette matière, qu'elle a été un des objets principaux de ses méditations et de ses recherches; et certes on ne peut que lui savoir gré de son zèle. Il prend le voyageur qui va s'établir dans les colonies, au moment de son départ, le suit dans sa traversée, l'éclaire sur le régime qu'il doit tenir pour s'acclimater, lui indique les moyens de se préserver des maladies, et notamment de cette terrible fièvre jaune qui moissonne tant d'Européens dans ces régions lointaines. Il étend ses préceptes aux troupes, à ces hommes transportés à si grands flots de leurs métropoles, et qui sont plus particulièrement exposés, par les fatigues de leur état et leur mauvaise nourriture, aux atteintes de cette cruelle maladie. L'auteur est du petit nombre de Français qui pensent que la fièvre jaune a une origine domestique, et qu'elle est produite par le concours de grandes chaleurs, un régime mal-sain et la mal-propreté des rues et des maisons. Les affections morales sont encore, selon lui, une des causes de cette maladie, qu'au surplus il ne regarde pas comme épidémique, mais seulement comme périodique. La doctrine qu'il émet à ce sujet et qui remplit 60 pages du premier volume, mérite d'être lue avec attention et d'être examinée par les gens de l'art. J'aurais désiré pouvoir en développer ici les principaux points; mais ils sont trop étendus, trop liés pour se prêter à l'analyse. C'est

(1) Prix, 17 fr. br., et 21 fr. franc de port.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

1807.

dans l'ouvrage même que ceux qui changent de climats, doivent aller étudier cette importante doctrine et puiser des préceptes sur les moyens de prévenir les dangereux effets de ces changements.

Avant de se rendre à la Louisiane, M. Robin passe successivement à la Martinique, à Saint-Domingue, à la Jamaïque et à l'île de Cuba. Il nous donne sur ces différentes contrées des détails de toute espèce; ceux qui appartiennent à la topographie, proprement dite, ne contiennent rien de bien neuf ou au moins de bien important; ils sont d'ailleurs surchargés de digressions ou de réflexions qui rendent le récit languissant et son analyse très-difficile à faire. Ceux qui concernent le commerce, l'économie rurale, l'histoire naturelle et politique sont présentés avec plus d'ordre et plus d'ensemble et offriront à l'observateur, au savant et à l'homme d'Etat, des idées nouvelles, des découvertes utiles, des réflexions intéressantes qu'ils pourront mettre à profit.

L'auteur commence son ouvrage par une description, souvent interrompue et reprise, de la ville de Saint-Pierre, capitale de la Martinique. Cette ville qui se déploie au pied des monts le long de la côte dans une étendue d'une demi-lieue, ne contient que deux à trois rues parallèles à la mer; celles qui sont transversales, c'est-à-dire qui conduisent des monts à la mer, sont impraticables aux voitures à cause de leur pente. Elles finissent brusquement au pied de ces montagnes taillées à pic, qui semblent à chaque instant devoir s'écrouler et écraser la ville de leurs masses effrayantes. Leurs flancs sont couverts çà et là de végétaux et déchirés par des cravasses d'où s'échappent des cascades, que les pluies transforment quelquefois en torrens. Ces eaux ont été mises à profit pour la salubrité et la propreté de la ville au milieu de laquelle elles circulent. Elles rafraîchissent l'atmosphère et en rendent la chaleur plus supportable. On sait que la Martinique est au 14° degré, c'est-à-dire à une latitude de 34 degrés plus méridionale que Paris. Les maisons sont bâties en pierres et élevées d'un ou de deux étages au plus. Elles sont en général très-mal distribuées, et l'auteur part de là pour faire remarquer les défauts de la plupart des villes des colonies dont il ne trouve pas les rues assez larges, les habitations assez aérées, assez saines, assez spacieuses. Il voudrait sur-tout que chacune de ces maisons eût, autant que possible, son jardin, afin que l'air pût être épuré et rafraîchi par ces arbres à branches touffues, dont la végétation est si rapide dans les colonies. Ici, il reproche à l'habitant des colonies d'être insensible aux charmes de la nature, qui, dans ces contrées, prend des formes si pittoresques, si agréables, si variées, et il s'écrie : « Le gain, l'or, de grossiers plaisirs » enivrent seuls toute son âme, ferment tout-à-fait son cœur à ces douces et si aimables jouissances. »

Cette indifférence des Américains pour les beautés de la nature, fournit à M. Robin, le prétexte de rappeler le plaisir qu'éprouve le Français, et notamment le Parisien, à entourer son habitation d'arbustes et de fleurs; à ce sujet il adresse aux environs de Paris une apostrophe très-animée et fort longue, qui commence ainsi :

« Plaines qu'entourent la capitale des Français, rives qu'arrosent la Seine et la Marne » tortueuses, vos habitants, à l'envi, vous par- » rent des plus riches végétaux des deux Mondes; » rassemblent à grands frais, acclimatent par un » art savant ceux qui naissent et vers les glaces » du pôle et sous le cercle équinoxial. Ils s'y com- » plaisent sous ces longues avenues arrondies en » berceaux, au milieu de ces mystérieux bos- » quets où serpentent d'ingénieux sentiers; Dans » les murs même, Paris! le faste des arts, le » torrent des plaisirs, les travaux toujours actifs » du pauvre ne sauraient affaiblir ce besoin de » frais ombrages, des fleurs et des gazons; si » l'habitant n'en a la réalité, du moins il lui en » faut l'image. »

L'auteur a cru apparemment trouver une répétition harmonieuse dans ces *plaines qu'entourent, rives qu'arrosent*. Cela s'est présenté sous sa plume comme par inspiration, et il l'a vite écrit sans réfléchir à la valeur des mots, et sans se douter qu'il allait faire un solécisme et un contre-sens. Je ne parle point du reste de la phrase; chacun remarquera, sans que je le dise, combien le style en est affecté et de mauvais goût. Cela prouve seulement qu'avec de l'esprit et du bon sens (car M. Robin a de l'un et de l'autre), on peut quelquefois se laisser entraîner à la passion de faire des phrases, de déclamer à propos de riens, d'entasser mots sur mots. On trouvera dans le cours du livre quelques passages tout aussi répréhensibles que celui-là; et c'est véritablement fâcheux, car cet ouvrage contient une foule d'observations qui sont excellentes, et qui le paraîtraient bien davantage si elles étaient exprimées en termes plus simples et plus naturels.

Le commerce considérable de gens de couleur, qui se fait à la Martinique, fournit à l'au-

teur des réflexions très-sensées sur le danger de la trop grande multiplication des nègres dans les colonies. Ce morceau me paraît susceptible d'être lu avec intérêt et avec fruit.

« Ce qui frappe singulièrement en arrivant à Saint-Pierre, dit l'auteur, c'est cette multitude de nègres, de mulâtres, de quarterons, de métis de génération, d'un sang mêlé de blanc et de noir. Le port, les places, les cabarets, les boutiques en sont occupés. Des quartiers entiers semblent exclusivement habités par eux. L'énorme disproportion de leur nombre, avec celui des blancs remplirait d'effroi, si on ne savait qu'une force militaire est dans cette île toujours plus que suffisante pour réprimer les plus audacieuses insurrections, quand son territoire trop borné peut encore être facilement circonscrit au dehors par des secours extérieurs. Cependant la seule vue de ce genre de population graduellement croissante, rappelle toujours, indépendamment des malheurs de Saint-Domingue, à tout homme sensé, combien les Européens sont imprudens de faire multiplier des races qui, par leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, sont nécessairement leurs ennemis; qu'une telle multiplication dans des îles de l'étendue de Saint-Domingue et de Cuba, devient de plus en plus dangereuse; mais que si elle a lieu sur le territoire immense du Continent, coupé par de si grands fleuves, par des marais, des lacs, des chaînes de montagnes et d'immenses déserts, le mal alors deviendrait irréparable. »

« A la Martinique, ce sang mêlé n'est pas seulement employé aux travaux de l'agriculture; dans les bourgs et les villes, et spécialement à Saint-Pierre, ils exercent tous les arts utiles, toutes les professions lucratives, soit comme esclaves sous la dépendance de leurs maîtres, soit comme locataires qui leur rendent des comptes, soit aussi souvent pour leur propre compte, et plus souvent encore pour eux-mêmes, comme libres et indépendans. Ils tiennent des ateliers et des boutiques de tonneliers, de charpentiers, de forgerons, de tailleurs, de bijoutiers; ils tiennent là un grand nombre de cabarets et embrassent diverses branches de commerce, celles de détail, sur-tout des comestibles, plus pénibles si l'on veut, mais plus lucratives. Ils ont sur les blancs l'avantage inappréciable de pouvoir toujours l'emporter par la concurrence. Plus simples dans leur habillement, plus accoutumés à être mal logés et à se priver des commodités européennes, vivant sur-tout beaucoup plus frugalement, ils peuvent donc, avec de moindres gains, gagner beaucoup plus. Ainsi il reste peu à faire pour les blancs qui n'ont pas de grands négoces à entreprendre ou des habitations agricoles à régir. »

« Chaque jour cet état de choses deviendra moins favorable à ceux-ci, parce que les gens de couleur multipliant progressivement davantage, embrassent de plus en plus ces différentes branches d'industrie. Les blancs eux-mêmes le favorisent par leurs liaisons avec des femmes de couleur. Ils donnent aux enfans qu'ils ont d'elles des métiers, le seul héritage qu'ils leur laissent le plus souvent. L'Européen, plus aisé, aura donc de plus en plus moins de ressources pour commencer de modestes entreprises; les gens de couleur deviendront donc progressivement la portion des habitants la plus nombreuse, la plus active, la plus industrieuse, et ensuite la plus aisée, etc. »

La ville du Fort-Royal, qui est à sept lieues de Saint-Pierre, est bâtie sur un terrain bas et marécageux, qui en rend le séjour très-mal-sain, et y cause fréquemment des épidémies. M. Robin s'est attaché à rechercher les moyens de prévenir les dangers qui naissent du voisinage de ces eaux stagnantes. Cela lui fournit des observations générales sur l'assainissement des marais, qu'on peut appliquer à tous les pays. Voici en peu de mots l'analyse de la nouvelle théorie qu'il émet à ce sujet, et qui me paraît devoir intéresser vivement l'agronome et le naturaliste.

Il commence d'abord par établir en principe que les marais ne sont point malfaisans par leur nature, et qu'ils ne le deviennent que lorsque découverts, ils sont exposés aux rayons du soleil. L'art de les assainir est, à ce qu'il dit, fort simple et très-facile. Il consiste à empêcher autant que possible l'action du soleil sur ces eaux stagnantes en couvrant leurs bords d'arbres et d'arbustes à feuillages touffus, qui puissent en même temps vivifier et recréer l'air. Ce moyen lui paraît infaillible, et il assure avoir reconnu par lui-même que, dans toutes les parties de la Louisiane où les marais sont ainsi ombragés, ils ne sont point nuisibles, et que même leurs eaux ne cessent jamais d'être potables. Il s'élève avec force contre le procédé des dessèchemens, qu'il regarde comme très-funeste, très-dangereux, et même comme impraticable. Il prétend qu'à la longue les marais doivent se dessécher d'eux-mêmes, pourvu toutefois qu'on ait toujours soin de bien entretenir leurs abris et leurs ombrages. Selon lui, les marais sont des lieux concaves,

privés de débouchés pour s'égoutter; mais la nature produit avec une très-grande abondance des herbacées élevées et touffues, jetant de longues et épaisses racines, ou portant des chevelures multiples et serrées. Or, la décomposition continuelle de ces racines, de ces herbages, de ces feuilles tend à former dans ces sites concaves une substance terreuse qui doit infailliblement les niveler et les bomber d'elle-même. Si, au contraire, on arrache ces végétaux, on détruit le principe de la formation de ces dépôts. Quant aux dessèchemens par la voie de l'écoulement l'auteur observe que des canaux creusés par la main des hommes sont sujets à s'obstruer à s'encroûter, et ramènent sans cesse sur ces lieux dont la dessication n'est que factice, des stagnations d'eaux de plus en plus dangereuses. Entraînant d'ailleurs ces dépôts limoneux, il creusent les marais et les empêchent de se combler. Tel est, très-imparfaitement cependant, le résumé du chapitre que l'auteur a consacré à ce point d'histoire naturelle qui intéresse si éminemment l'agriculture et la salubrité publique, sur lequel je crois devoir appeler l'attention particulière de mes lecteurs.

Après ces détails sur tout ce qui est relatif à la salubrité des colonies, détails qui, comme on le voit, ne sont point étrangers aux autres parties du globe, M. Robin indique à l'Européen qui veut aller s'établir soit aux Antilles, soit à la Louisiane, les diverses professions ou genres de spéculations auxquelles il peut se livrer, les avantages et les inconvéniens de chacune d'elles en particulier, et quelles sont celles qui peuvent lui offrir les chances les plus favorables, les moyens les plus prompts de s'enrichir. Cet exposé le conduit à faire connaître les différens objets qui entrent dans le commerce des colonies, les denrées européennes qui s'y consomment, celles dont le trafic rapporte le plus de profit, les aperçus des bénéfices qu'il présente, etc. Après ces renseignemens, l'auteur en donne d'autres également étendus sur les productions des colonies qui entrent dans le commerce et s'exportent en Europe. Il compare ensuite les produits agricoles des colonies avec les produits indigènes des métropoles, et démontre que ceux-ci ont moins de valeur que les autres, et que le travail isolé d'un homme dans les colonies lui rapporte beaucoup plus de bénéfice qu'il n'en pourrait obtenir, dans un même espace de temps, au sein de sa métropole. De là, la conséquence d'encourager les plantations, de peupler les colonies, d'y multiplier les établissemens, etc.

On cultive à la Martinique du tabac et du café. M. Robin nous donne sur la culture, la manipulation et le commerce de ces derniers, des détails très-instructifs, mais qui paraîtront un peu trop étendus, puisqu'il les fait remonter à l'établissement de la culture de ces deux plantes. Du reste, ils paraissent vrais et exacts; il en est de même des observations qu'il fait relativement au rocou et à l'indigo que la Martinique produit également. Et je pense que le négociant comme le manufacturier pourront puiser dans cette partie de l'ouvrage, des renseignemens utiles et nouveaux, qu'on trouverait difficilement ailleurs.

Avant de quitter la Martinique, l'auteur juge à propos de nous donner un précis historique sur cette colonie, qui fut fondée, comme on sait, en 1637 par un gentilhomme normand, nommé Dénanbuc. Il aurait pu, à la rigueur, s'en dispenser, car ces faits sont connus et se trouvent par-tout. Les chapitres suivans contiennent la description de quelques objets d'histoire naturelle qu'il a eu occasion de remarquer dans cette île, notamment d'une nouvelle espèce de serpent et de fourmis; et des observations générales sur les volcans, dont il a retrouvé des vestiges dans quelques-unes des montagnes de la Martinique. Enfin, il termine sa relation par un précis rapide des révolutions intestines qui ont agité cette île, et des premiers actes d'hostilité qu'y vinrent exercer les Anglais au commencement de la guerre actuelle.

De la Martinique l'auteur se rend à Porto-Ricco. Cette île découverte en 1493 par Christophe Colomb et qui appartient aux Espagnols, est peu habitée malgré l'ancienneté de ses établissemens et la commodité de son port. La nature l'ayant privée de rivières navigables, et l'indolence de ses habitants et de ceux qui la gouvernent l'ayant constamment laissée sans routes, les habitations y sont dispersées, isolées, et manquent tout-à-fait de communications. On sent que dans cet état de choses, l'habitant ne saurait vendre les productions de sa terre, ni se procurer en échange les objets qui lui sont nécessaires; il est donc condamné à une décourageante pauvreté, et la colonie reste ainsi inculte. Une autre cause de cet abandon sont les concessions trop vastes faites par le gouvernement à des particuliers qui n'ont ni la volonté ni les moyens de les mettre en valeur. Presque toutes les terres de Porto-Ricco ont des maîtres, et presque point de bras pour les mettre en œuvre. Le café est aujourd'hui à peu-

près la seule denrée qui soit exportée de cette île en échange. On ne souffre dans la ville aucun étranger. Un seul Français y est toléré, parce que, dit M. Robin, ses opérations sont liées avec celles du gouverneur; ce qui veut dire, je crois, qu'il est son associé.

Après avoir relâché successivement à la Jamaïque et à l'île de Cuba, l'auteur débarque à Pensacolle, capitale de la Floride occidentale, d'où il ne tarda pas à se rendre à la Louisiane; et c'est ici que commence la partie la plus importante de son voyage. J'en rendrai compte dans un second extrait.

J. T. VERNEUR.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.

Depuis que M. Picard a cessé d'être chargé de la direction de ce théâtre, il paraît appelé à recevoir une organisation et une destination nouvelles: le répertoire dont notre auteur comique, le plus fécond et le plus ingénieux, avait doté le théâtre formé sous ses auspices, était animé, vivifié par lui; ses meilleures pièces paraissaient meilleures encore quand il y remplissait un rôle, et l'affection que lui porte le public devenait un sentiment d'indulgence très-favorable pour les pièces faibles ou médiocres, dans lesquelles il avait consenti à représenter un personnage. L'absence de l'acteur a singulièrement nui à l'auteur comique: le répertoire est le même, mais il est frappé de stérilité; les pièces ont le même mérite, elles n'ont pas le même effet.

L'administration nouvelle a senti le danger de sa situation, sur-tout celui du passage toujours si difficile d'une situation à une autre; elle a fait des efforts très-sensibles, et les sujets du théâtre l'ont secondée; elle a réuni à ceux qu'elle possédait, ceux des théâtres supprimés en dernier lieu, dont les moyens et les talens paraissent le moins éloignés du ton de la véritable comédie; elle a accueilli de jeunes personnes qui avaient dû trouver au Théâtre-Français, ou les emplois occupés, ou le public trop difficile: elle a recueilli une partie de l'héritage d'un spectacle consacré naguères à nous reproduire les pièces les plus saillantes des théâtres étrangers, établissemens compris dans la dernière suppression; enfin elle a sacrifié au goût du jour, et, suivant l'usage de l'ancien Théâtre-Français et de l'ancien Théâtre-Italien, elle a formé un petit corps de ballet pour les pièces qui en sont susceptibles.

Nous ne pouvons rien présager sur le succès futur de ces nouvelles dispositions: elles annoncent du zèle, l'envie de plaire, et ce sont deux qualités à la réunion desquelles le public n'est jamais insensible.

Il a revu avec plaisir plusieurs acteurs du théâtre des Variétés Étrangères qui sont assez bons comédiens, ont du masque, de l'originalité, et auxquels on ne peut guère reprocher que les habitudes contractées sur les petits théâtres, quelques vices de prononciation, et sur-tout une habitude désespérante de débiter des vers comme s'ils n'avaient ni pieds, ni rime, ni mesure. Ce défaut paraît sur-tout insoutenable, si le théâtre dont il s'agit, véritable annexe du Théâtre-Français, pouvait donner les ouvrages joués sur notre première scène, ou faisant partie de son répertoire.

Le public n'a pas été moins juste envers une jeune débutante, M^{lle} Regnier, qui, sortant d'un théâtre secondaire où elle occupait un emploi du genre sérieux, a paru sur celui de l'Impératrice dans les rôles de soubrette; elle y a développé beaucoup d'intelligence et de finesse, et paraît jusqu'à ce moment une acquisition précieuse, une aide tout-à-fait digne de l'excellente soubrette que ce théâtre possède, M^{lle} Molière.

Mais le début qui a le plus fixé l'attention est celui de M^{lle} Degouti dans les rôles jeunes de la comédie; on se rappelle ses débuts au Théâtre-Français: nous nous sommes empressés de rendre justice à son intelligence, sans dissimuler la faiblesse de ses moyens tragiques: la comédie exige au moins les mêmes moyens intellectuels, et moins de pénibles efforts; M^{lle} Degouti a trouvé cette muse nouvelle plus favorable, et l'asyle qu'elle ne trouvait pas dans le temple de Melpomène, elle l'a trouvé dans la petite maison de Thalie: une indisposition paraît l'empêcher de jouer deux fois de son brillant succès, et de reparaitre dans le rôle de Sylvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, pièce après la représentation de laquelle elle a eu l'honneur presque inouï à ce théâtre, d'être redemandée.

A ces débuts, a succédé la première représentation d'une comédie en trois actes et en vers, *les Torts apparens ou les Valets menteurs*: en donnant *les Torts apparens*, l'auteur s'est rendu coupable d'un tort très-réel; c'est d'employer l'esprit dont il se montre pourvu, la facilité qu'il prouve, et le talent de versification, le don même si rare des vers comiques, à un sujet qu'il lui était presque impossible de traiter mieux

qu'il ne l'a fait. Dans sa pièce, il a suivi une marche nouvelle, et sacrifié à une idée assez originale: les valets d'ordinaire sont au théâtre des courtiers d'amour obligés; c'est en servant l'amour qu'ils font leur fortune; ici, c'est la fortune qu'ils servent, c'est elle qu'ils veulent obtenir en servant ses intérêts contre ceux de l'amour. Ils prennent le parti d'un vieillard podagre, contre deux jeunes gens bien épris: ils spéculent sur l'âge du futur, calculent qu'il a peu de mois à vivre, veulent le marier; et sur cette sorte de mariage provisoire, fondent l'espoir d'un riche héritage pour les deux amans qui doivent lui survivre.

L'auteur, qui paraît avoir plus d'esprit que d'expérience de la scène, s'est ici complètement trompé; d'un projet aussi bas, d'un plan aussi odieux, quoiqu'il soit ourdi par des valets, il ne peut rien résulter de comique; on citera tant qu'on voudra le *Légataire*; mais quand l'auteur du *Légataire* nous aura charmés par son inépuisable gaieté, par sa verve, ses saillies, et ses vers devenus proverbes, il sera encore loin de se justifier sur le choix de son sujet, et de cette sorte d'immoralité, cause plus réelle qu'on ne pense de la profonde solitude du Théâtre-Français quand on donne cet ouvrage.

La pièce nouvelle a un autre défaut non moins essentiel; c'est d'être dans une disposition inverse de toutes les autres, c'est-à-dire de diminuer d'intérêt d'acte en acte, d'offrir le troisième acte le plus vide et le plus insignifiant, après quelques scènes du premier, qui avaient promis du mouvement, une intrigue, une action, et de la gaieté. Il y a sur-tout un jeune officier qui, furieux de voir son vieil oncle prendre femme, ne parle dans tout le premier acte que des tours qu'il veut lui jouer, du *charivari* qu'il veut lui faire: le public a vainement attendu les tours et le *charivari*; et pendant le dernier acte, dont la froideur et l'insignifiance étaient si généralement senties, plus d'une fois on a vu le moment où le parterre, pour se réveiller un peu, ferait *charivari*, afin d'obtenir celui qui lui était si vainement promis.

Le public cependant a été juste: sans donner à l'ouvrage de vives marques d'intérêt, il a témoigné à l'auteur que sa manière d'écrire lui était agréable, et il a désiré le connaître: l'auteur, en gardant l'anonyme, a confirmé la bonne idée qu'avait donnée de son esprit un assez grand nombre de vers spirituels ou bien tournés, et quelques scènes agréables dans un ouvrage défectueux.

L'Opéra-Comique qui donne toujours avec un succès égal le chef-d'œuvre dramatique de Mozart, les *Nozze di Figaro*, a senti que dans le nombre de ses virtuoses, il y en avait un qui n'avait pas encore été remplacé; nous voulons parler du brillant chanteur que nous n'avons possédé que peu d'instans dans tout l'éclat de ses moyens faciles, et de son élégante méthode, Nozari. Il s'était sur-tout fait distinguer dans un petit rôle du bel opéra de Paër, *la Grizelda*; ouvrage écrit avec la raison dramatique de l'école française, toute la richesse de l'harmonie allemande, et quelquefois avec la grâce italienne. C'est dans ce même rôle que vient de débiter avec succès M. Gorgia, premier ténor de S. M. Catholique. C'est en Espagne, je crois, que brilla jadis ce Farinelli dont parle Grétry, le dieu des roulades, qui les mit à la mode, et après lequel tout le monde voulait *farineller*. M. Gorgia est un peu de cette école: sa voix est peu forte, mais étendue et extraordinairement flexible: elle a de la justesse, et elle est agréable. Ce chanteur a des idées très-heureuses, et exécute avec beaucoup d'art des choses fort difficiles: le public l'a unanimement applaudi dans la Polonaise si connue, *Sento che son Vicino*, morceau ajouté; et dans le *rondo* de la partition à *lei che adoro*. Ce dernier a été répété, et mieux chanté la seconde que la première fois: M. Gorgia avait déjà senti qu'il devait être plus sobre d'agrémens, et que devant l'auditeur difficile de l'opéra de Paris, un accent expressif, un chant bien phrasé et bien soutenu, des agrémens en petit nombre, mais bien placés, valaient mieux que les tours de force, et tous les faux brillans, ressources stériles, sous lesquelles se déguise la médiocrité.

S....

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Premier exercice des Elèves, dimanche 14 février 1808, à deux heures après-midi, dans la salle du Conservatoire.

PROGRAMME.

- 1^o. Symphonie d'Haydn.
- 2^o. Air d'Handel, chanté par M^{lle} de Galaup, élève pensionnaire.
- 3^o. Nouveau concerto de basson, de M. Ozi, exécuté par M. Henry.

4^o. Air de Sacchini, chanté par M^{lle} de Galaup.

5^o. Concerto de violon, de Viotti, exécuté par M. Corantin Habeneck.

6^o. Trio de Cimarosa, chanté par M^{lle} de Galaup, Duchamp et Goria, élèves pensionnaires.

Les personnes qui désirent faire réserver des loges, sont priées de se faire inscrire d'avance.

ERRATUM.

Au numéro d'avant-hier, article relatif au Comptable des Œuvres de Racine, par la Harpe, au lieu de ces mots, *image mystérieuse*, lisez: *usage mystérieux*.

COURS DU CHANGEMENT.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	a 30 jours.	a 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ²	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg	180 $\frac{1}{2}$	180 $\frac{1}{2}$
Madrid effect	15 55	15 45
— vales	15 55	15 45
Cadix effect	15 55	15 45
— vales	15 55	15 45
Barcel. effect	15 55	15 45
Lisbonne	460 r	465 r
Livourne	502 c	499 c
Naples	180 $\frac{1}{2}$	180 $\frac{1}{2}$
Milan	7 19 d. p. 6'	8 1 d. p. 6'
Bâle	1 p	1 $\frac{1}{2}$ p
Francfort	250	248
Auguste	119	
Vienne		
St-Petersbourg		
Lyon	1 p	1 $\frac{1}{2}$ p
Marseille	1 p	1 p
Bordeaux	1 p	1 $\frac{1}{2}$ p
Montpellier	1 p	1 p
Gènes eff.	4 71 buoy	4 68
Geneve		161

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. j. jouis. du 22 sept. 1807. 85 fr. 90 c.
 Idem. jouis. du 22 mars 1808. 83 fr. 40 c.
 Rcriptions sur domaines. 92 fr. 10 c.
 Act. de la B. de Fr. 1260 fr. 10 c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Bal masqué.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, *Athalie*, et le *Malade imaginaire*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront auj. le *Marj intrigué*, l'*Ami de tout le Monde*, et le *Carnaval de Baugency*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront auj. *Menzikoff* et *Fædor ou le Fou de Berezoff*.

Théâtre du Vaudeville, rue de Charitres. Auj. la 1^{re} repr. de *Regnard et Dufresny à Grillon*, ou la *Satire contre les Maris*; *Arlequin afficheur*, et *M^{me} Favart*.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Auj. M. Dupincau, le Remouleur et la Meunière, la Bonne Femme, et la Famille des Innocens.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. la Tête du Diable, et le Flambeau de l'Amour.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Auj. Olympia ou la Caverne de Strozzi, et la Forêt noire.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Auj. grand spectacle extraordinaire en tous genres d'exercices.

Théâtre de la Nouveauté. Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Termes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n^o 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

De l'imprimerie de H. AGASSA, rue des Poitevins, n^o 6.